

LA PASSION CHIRURGICALE DE MARIE BONAPARTE. DEUX HISTOIRES DE L'ŒIL

Daisuke Fukuda

ERES | « *Savoirs et clinique* »

2018/1 n° 24 | pages 64 à 73

ISSN 1634-3298

ISBN 9782749257983

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2018-1-page-64.htm>

Pour citer cet article :

Daisuke Fukuda, « La passion chirurgicale de Marie Bonaparte. Deux histoires de l'œil », *Savoirs et clinique* 2018/1 (n° 24), p. 64-73.
DOI 10.3917/sc.024.0064

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La passion chirurgicale de Marie Bonaparte. Deux histoires de l'œil

Daisuke Fukuda

Dotée d'une fortune immense héritée de sa famille maternelle, auréolée d'un prestige social dû à son mariage princier et passionnément intéressée par l'histoire de sa famille paternelle, Marie Bonaparte (1882-1962) était déjà une figure importante avant sa rencontre avec Freud. Quand elle décida d'aller à Vienne en 1925, elle aurait pu susciter le doute et le sarcasme. Personne n'imaginait que le père de la psychanalyse déciderait de la soutenir et accepterait de nouer une amitié avec elle. Son engagement avec les fondateurs de la Société psychanalytique de Paris (SPP) en 1926 aurait également pu faire l'objet de doutes. Qui pouvait alors prédire que Freud la nommerait, juste avant sa mort, pour lui succéder dans la prise en charge des questions relatives à la féminité parce qu'elle partageait la même conception que lui ?

Quelles sont les raisons qui poussent Marie Bonaparte à recourir à la psychanalyse ? Une série d'événements qui la frappent en 1924, c'est-à-dire lorsqu'elle a 42 ans : 1/ la dépression consécutive au décès de son père ; 2/ le choc provoqué par l'effondrement de la monarchie grecque ; 3/ des idées suicidaires à cause d'une frigidité persistante malgré les changements d'amants ; 4/ une dépression énigmatique survenue après une chirurgie esthétique.

1/ Roland-Napoléon Bonaparte, le père de Marie, est un scientifique spécialisé dans la botanique, la géographie et la spéléologie.

Daisuke Fukuda, maître de conférences à l'Université Aoyama Gakuin (Tokyo), docteur en psychanalyse de l'université Paris VIII.

Il était d'autant plus méprisé par la véritable aristocratie royaliste que, suite au mariage de son père (sur lequel nous reviendrons plus loin), il n'avait pas la qualité de prince impérial. Passionné de généalogie, il s'entoura de meubles de style Empire¹. Marié avec une fille de François Blanc, fondateur du Casino de Monte-Carlo, il fut veuf un an après son mariage, à l'âge de 24 ans. Il le restera jusqu'à la fin de sa vie.

Il est devenu homme de science après une brève carrière militaire. Il invitait les grands savants de l'époque chez lui et la petite Marie profitait de ces occasions pour discuter avec eux. Son père, souvent absent du fait de ses recherches, avait néanmoins repéré le talent précoce de sa fille unique et soutenait discrètement son désir de savoir. C'était un père adoré et admiré par sa fille. Comme elle était très fragile, on pensait qu'elle mourrait jeune comme sa mère, ce qu'elle croyait également. D'où l'interdiction de sortir et de jouer avec des enfants du même âge. La seule liberté possible pour elle était la science incarnée par son père.

À l'envers de ce visage du père homme de science hautement idéalisé, s'en profile un autre, plus sombre et inquiétant. Car la petite Marie ne pouvait ignorer les rumeurs portant sur le meurtre de sa mère, qui aurait été tramé par son père et sa grand-mère paternelle pour obtenir l'héritage de la richissime famille Blanc. Son père avait, disait-on, « enlevé » sa jeune épouse après la cérémonie de mariage afin de l'amener à Saint-Cloud, une demeure des Bonaparte. Elle y était enfermée et, atteinte de la tuberculose, mal soignée par son mari et sa belle-mère. Elle avait fini par rédiger un testament, léguant toute sa fortune exclusivement à son futur enfant et à son mari en cas du décès de l'enfant.

Ce père succomba à la mélancolie après la mort de sa propre mère (grand-mère de Marie²). Il ne put plus parler avec sa fille. Il lui était impossible d'assumer l'emploi du pronom personnel de la première personne du singulier, et il s'adressait à sa fille d'une façon bizarre : « Papa est si inquiet quand il voit sa Mimi sortir », etc. Mais, malgré sa mélancolie, son obsession pour l'héritage restait intacte. Il voulait que sa fille rédigeât à son tour son testament, ce qu'elle ne fera pas³. Une fois avéré le cancer de son père, Marie parvint à se rapprocher de lui. En 1924, son père mourut et elle tomba en dépression.

2/ Marie était toujours sous le regard de sa grand-mère qui n'acceptait pas la coquetterie de sa petite-fille. Elle était très mal habillée alors même que sa grand-mère avait tenu un magasin de mode. Elle souffrait de se voir reprocher un manque de féminité par cette grand-mère qui se moquait de son nez en forme de pomme de terre. À 16 ans, elle fut séduite par le secrétaire de son père avec lequel elle échangeait des lettres d'amour. Il la fit chanter pendant quatre ans et

1. C. Bertin, *Marie Bonaparte*, Saint-Amand-Montrond, Perrin, 1982, p. 147.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. *Ibid.*

lui soutira 100 000 francs en échange de ces lettres. À Marie tombée en dépression, la famille chercha un mari, alors que les prétendants ne s'intéressaient qu'à la dot de la riche héritière de la famille Blanc. Ainsi s'envenimait la blessure de Marie.

En 1906, elle rencontra le prince Georges de Grèce. Elle tomba amoureuse de lui quand elle découvrit son caractère simple et qu'il se désintéressait de son héritage. Elle fut aussi attirée par la tristesse de ce prince déçu par la politique. Ils se marièrent en 1907. Son mari lui montrait peu de tendresse, cependant la dépression de Marie s'allégea grâce à la grossesse et à la naissance de ses deux enfants. Elle fut accueillie chaleureusement par le peuple grec. Mais l'éclatement de la guerre gréco-turque liée à la Première Guerre mondiale ébranla la monarchie grecque. La défaite de la Grèce entraîna la fin de la monarchie et la deuxième république grecque fut instaurée en 1924. C'est un troisième coup de tonnerre pour la famille de son mari, après l'assassinat de son père, Georges I^{er}, par un socialiste en 1913 et le massacre de son cousin très proche, Nicolas II, et de sa famille lors de la Révolution russe en 1917. Marie fut aussi très affectée par cet événement familial et politique.

3/ Ce n'est pourtant pas seulement pour la politique que Marie choisit comme amant Aristide Briand, célèbre politicien de la Troisième République en France, élu onze fois Président du Conseil. Elle avait découvert le penchant homosexuel de son mari dont l'unique amour fut son oncle Waldemar de Danemark. Le prince Georges, de ce fait, pouvait difficilement s'opposer à l'aventure de Marie. Pourtant, la culpabilité qu'elle ressentait vis-à-vis de son mari et de ses enfants la faisait hésiter. Briand fut le premier homme à reconnaître les qualités et le charme féminins de Marie. La passion amoureuse s'intensifia entre eux pendant la première Grande Guerre mondiale, mais elle s'atténua à l'époque de la paix relative de l'après-guerre. Marie ne s'engagea pas directement dans la politique. Ne voulant pas avoir d'influence sur la diplomatie gréco-française, elle semble avoir tout de même été influencée par le talent de Briand.

Quand ils se séparent vers 1924, elle choisit Jean Troisier comme nouvel amant. Réputé séducteur comme Briand, ce médecin et amateur de musique ne fait pas partie de cette série de figures paternelles à laquelle s'attachait Marie, comme Gustave Le Bon, qu'elle côtoyait depuis 1907 et à qui elle demandait des conseils sur sa relation avec Briand⁴. Elle doit maintenant faire face à son nouvel amant sans protection paternelle⁵. De plus, Troisier étant le mari de sa meilleure amie, il n'était pas facile pour Marie de trouver des accommodements avec sa conscience. Durant l'été, elle tomba dans une dépression grave avec idées suicidaires.

4. *Ibid.*, p. 179.

5. *Ibid.*, p. 213.

4/ Moins inhibée qu'auparavant, elle ne connut pourtant pas la jouissance vaginale. Elle s'en attribua la faute et se lança dans l'étude de la sexologie. En 1924, elle sollicita l'aide du psychiatre Paul Sollier pour publier un article sur la frigidité féminine sous le pseudonyme de Narjani. Elle y mentionne la chirurgie comme remède à la frigidité due, croyait-elle, à une formation anatomique atypique. La même année, en décembre, elle se fit opérer le nez et le sein par le docteur Harold Gillies à Londres⁶. À la suite de cette troisième opération de chirurgie esthétique sur le nez, elle prit contact avec René Laforgue en décembre 1924 pour qu'il organise une rencontre avec Freud. Quant au père de la psychanalyse, il doutait de la sincérité de Marie car retentissait aussi à Vienne l'écho de la relation scandaleuse entre la princesse de Grèce et le Premier ministre français.

La dernière raison pour laquelle Marie eut recours à Freud est la redécouverte de ses cahiers d'écolière qu'elle tint de 7 à 10 ans. Retrouvés dans l'armoire de son père décédé, ces cahiers l'interpellaient, ne serait-ce que pour leur titre « Bêtises ». Elle ne pouvait déchiffrer le contenu de ces contes de fées rédigés en anglais et en allemand que la petite Marie (Mimi) écrivait en cachette sous la table. Des dessins se mêlaient aux griffonnages rapides. Bien qu'ils soient intéressants, je ne peux, dans le cadre de cet article, développer pleinement le contenu de ces cahiers. Je m'appuierai donc sur les commentaires de *Cinq cahiers* rédigés après coup par la Marie Bonaparte analyste⁷. On peut y retrouver aussi des traces de son analyse avec Freud.

BÊTISES COMMISES PENDANT L'ANALYSE AVEC FREUD

L'analyse avec Freud commence en 1925. À partir de 1926, Marie apporte à Freud ses cahiers pour les étudier avec lui. Helene Deutsch, Karen Horney, Joan Riviere et Ruth Mack frappèrent à la porte de la Berggasse, mais aucune de ces analysantes n'a apporté ses cahiers d'enfance. En outre, Marie n'hésita pas à parler de sa féminité avec une franchise étonnante. Ce que commente Freud : « Lou Andreas-Salomé est un miroir – elle n'a ni votre virilité, ni votre sincérité, ni votre style⁸. » Une forte amitié se noue entre eux dès le premier séjour de Marie à Vienne.

Lors de l'interprétation d'un rêve de Marie, Freud a mis en relief la scène primitive à laquelle elle assista régulièrement, entre 6 mois et 2 ans, pendant la journée. Pour Marie ayant perdu sa mère juste après sa naissance, le doute ne se dissipera complètement qu'avec l'aveu (presque forcé) de Pascal, laquais de son père qui confirmera l'interprétation de son analyste. Pascal, demi-frère du père de Marie, était l'amant de sa nourrice. Cette femme représentait la figure maternelle majeure pour Marie. Freud, par ses interprétations, mit

6. R. Amouroux, *Marie Bonaparte. Entre biologie et freudisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2012, p. 198-199.

7. Il s'agit d'un document hors commerce imprimé en 1938, 1948 et 1951. Le tirage de 500 exemplaires est numéroté et distribué seulement aux initiés de la psychanalyse.

8. C. Bertin, *op. cit.*, p. 264. Freud poursuit : « Personne mieux que moi ne vous comprend. Mais dans ma vie privée, je suis un peu bourgeois... je n'aimerais pas que l'un de mes fils divorce ou qu'une de mes filles ait une liaison. »

en jeu la question du phallus que personne n'avait soulevée avant lui. L'interprétation de Freud conduisit Marie à le considérer non seulement comme sujet supposé savoir, mais aussi comme père idéal menant « une vie sexuelle ultra normale ». Freud, quant à lui, rendit compte à Laforgue d'une première tranche satisfaisante effectuée par sa nouvelle analysante.

Mais la situation change l'année suivante. Marie commet une série de bêtises en dehors des séances analytiques (ces bêtises ne se corrigeront pas malgré son analyse). Souffrant du penchant sadique de son amant Troisier qui ne la satisfaisait pas sexuellement, Marie entraîna Rudolph Læwenstein dans une intrigue sentimentale et sexuelle malgré la réserve de Freud. Læwenstein n'était pas dupe. Il disait d'ailleurs à Marie qu'elle ne l'aimait que par vengeance⁹.

En février 1927, Freud indiqua à Marie qu'il existait chez elle un « fantasme sauvage (*Wilderphantasie*) », ce qui la fit passer à l'acte en se prêtant à une opération de chirurgie sur ses organes génitaux. D'abord, Freud semble féliciter Marie de son héroïsme. Ensuite, quand celle-ci regretta sa bêtise et demanda à son analyste quelle conduite adopter avec le professeur Halban qui l'avait opérée, Freud, esquivant la réponse et grondant Marie pour avoir pratiqué cette opération, insista sur la nécessité de la prise en charge de la fille de Marie. Furieuse, elle pensa que c'était la « fin de la lune de miel avec l'analyse¹⁰ ».

En septembre 1932, Marie n'écarta pas les avances de Bronislaw Malinowski – qu'elle soutint financièrement dans ses recherches anthropologiques – afin de rendre son amant Troisier jaloux. Mais celui-là s'esquiva devant la volonté néfaste de sa protectrice. L'affaire semblait réglée paisiblement, sauf que Marie décida de faire son analyse avec Rudolph Læwenstein qui était déjà son amant et l'analyste de ses enfants. Tourmentée par son « infidélité analytique », elle avoua sa culpabilité à Freud. Le père de la psychanalyse n'y répondit pas. Il insista encore sur l'importance du traitement d'Eugénie, sa fille.

Marie contesta cette « lettre noble » de Freud, selon les termes ironiques dont elle la désigne. Il est connu qu'elle sauva, avec Ernest Jones, Freud et sa famille en organisant leur exil en Angleterre. Elle supervisera l'opération du cancer de Freud car elle avait acquis une connaissance médicale approfondie en finançant les études cancérologiques depuis le décès de son père. Le rapport entre eux s'inversait. C'est Marie qui sauve Freud et ses manuscrits de la destruction massive, de la mort et de la guerre. La tension entre Freud et Marie s'estompa au moment de l'invasion nazie en Autriche.

9. *Ibid.*, p. 284.

10. La lettre adressée à R. Laforgue est datée du 1^{er} avril 1927, *ibid.*

LE DIALOGUE PLATONICIEN À LA FIN DE SON ANALYSE

Examinons de plus près l'ultime intervention de Freud sur le problème de l'agressivité et du désir de mort chez son analysante. Dans une de ses dernières séances avec Freud, Marie parlait de son inquiétude provoquée par la maladie de Topsy, sa chienne chow-chow qu'elle amena jusqu'à Vienne. Notons qu'elle venait de publier, en 1937, *Topsy, les raisons d'un amour*, où elle raconte la miraculeuse guérison de son animal tant aimé, tout en y énonçant son souhait de guérison de Freud, alors en phase terminale de sa maladie. Quant à Freud, il traduisit ce livre en allemand avec sa fille Anna. Topsy n'est donc pas un objet anodin pour eux deux. Or Marie révèle son désir de mort pour Topsy, qui jamais ne s'attacha à sa maîtresse.

L'ambivalence de Marie à l'égard de Topsy s'apparentait, aux yeux de Freud, à celle d'Alcibiade à l'égard de Socrate, décrite dans *Le Banquet* de Platon. À en croire Freud, Alcibiade admire son maître, mais son énoncé est marqué par la haine due à « l'ambivalence essentielle de l'amour excessif¹¹ ». Du fait du glissement métonymique de son cancer du maxillaire supérieur à celui de Topsy, situé exactement au même endroit, Freud jugea que le désir de mort de Marie n'était pas adressé à Topsy, mais bien à lui-même.

Au début de son analyse marquée par l'amour de transfert, Marie alla certes jusqu'à montrer à Freud son sein nu pour obtenir le secret de la vie sexuelle de son analyste. Cet acte audacieux, comparable à celui d'Alcibiade, n'est pas que la manifestation d'un amour érotomaniaque, il témoigne aussi du désir de savoir chez Marie produit par l'amour de la vérité de Freud. Celui-ci pouvait même déceler l'indisociabilité du désir de savoir et du désir de mort chez son analysante, comme si elle se trouvait sur la surface d'une bande de Möbius où elle serait passée d'un côté à l'autre sans franchir le bord¹².

Mais Freud, se comparant à Socrate, a un point d'aveuglement, car Topsy a une autre maladie que le cancer maxillaire. S'il l'avait su, il aurait pu voir se refléter un autre visage que le sien dans le tableau de Topsy malade. Marie, quant à elle, prise dans le fantasme du sauvetage du père, ne se souvint sans doute pas de ce fait sur le moment. En tout cas, dans le second tome des *Cinq cahiers* publié en 1948, on peut lire que Topsy eut un « opacissement [*sic*] bleuâtre de l'œil gauche » qui apparaît exactement au même endroit que chez la grand-mère de Marie dont le regard surmoïque pèse sur la sexualité de sa petite fille.

LES PASSIONS DES GRANDS-PARENTS PATERNELS

On ne sait pas grand-chose sur l'enfance et l'adolescence d'Éléonore-Justine Raffin, surnommée Nina, future grand-mère paternelle de Marie. Il est probable qu'elle connaissait déjà la vie dissolue et meurtrière de

11. M. Bonaparte, *Chronos, Éros, Thanatos*, Londres, Imago, 1952, p. 59.

12. Freud avait déjà pointé l'existence de ce désir de mort impossible à maîtriser chez Marie au moment du décès de Gustave Le Bon qui fait qu'elle ne donne pas de ses nouvelles. Voir la lettre de Freud à Marie Bonaparte du 15 décembre 1931, C. Bertin, *Marie Bonaparte, op. cit.*, p. 301.

son mari, Pierre-Napoléon Bonaparte, car celui-ci, de tempérament très violent, ne cessa d'être une source d'ennuis pour sa famille dès son adolescence. En 1836, il fut condamné à mort pour l'assassinat d'un soldat du Pape, place Canino à Rome. Obligé à l'exil, il commet un nouveau meurtre à New York, puis, encore obligé de quitter les États-Unis, il demeure en Belgique dix ans, pour y pratiquer la chasse, sa grande passion.

Devenu député corse à son retour en France en 1848, il s'engage en Algérie et, lors d'un voyage à Paris, y rencontre Nina en 1952 qu'il épouse en 1867. Cette union ne sera pas reconnue par Napoléon III. Nina appartenant à une classe populaire, le prénom de Napoléon sera interdit à Pierre autant que des invitations aux Tuileries.

Marie raconte dans ses carnets l'affaire d'Auteuil qui se déroula en 1870 : Pierre entre deux duels¹³, les deux témoins des protagonistes renvoyés à Auteuil, dans la maison de Pierre, d'autres témoins prennent la place des vrais témoins. Pierre tue Victor Noir, un journaliste républicain de 21 ans. Ses funérailles ébranlent le régime du Second Empire. Pierre ne fut pas condamné mais la défaite de Sedan et l'emprisonnement de l'empereur, le 2 septembre 1870, l'obligent à quitter la France.

La grande passion de Nina apparaît à ce moment-là. La maison d'Auteuil est dévastée par les communards, Pierre s'enfuit en Belgique où il épouse Nina. Le nom de Bonaparte est enregistré. Nina quitte alors son mari pour s'installer à Londres et y ouvrir un magasin de mode. Nina, désormais, protège le nom de Bonaparte. Son mari l'avait initiée à la chasse, donc au maniement des armes. Elle transmet à Marie étrangement l'image d'un mari élevé à la hauteur d'idéal : un Pierre-Napoléon Bonaparte « en bras de chemise, dans la grande salle à manger de sa propriété de chasse, [...] "recousant" avec de grandes aiguilles les chiens éventrés par les défenses des sangliers¹⁴ ».

Très pragmatique, Nina choisit une riche héritière du casino de Monte-Carlo, la fille de François Blanc, pour son fils Roland. Elle incite même son fils à enlever sa femme lors de la cérémonie. Elle fait également écrire à cette belle-fille un testament dans lequel son fils sera l'héritier de toute sa fortune. Quand sa belle-fille décède, un mois après la naissance de Marie, Nina s'écria : « En a-t-il de la chance, Roland ! À présent, toute la fortune est à lui¹⁵ ! »

Des bruits vont courir sur le probable assassinat de la mère de Marie par Nina et Roland. En attesterait le noircissement du cadavre. Il sera, à partir de ce moment, interdit de prononcer le mot « blanc » dans la famille. Ce patronyme Blanc devait laisser la place à celui de Bonaparte.

Marie aimait tout ce que détestait sa grand-mère Nina. Pourtant elle s'identifiait à elle dans son attirance pour les armes à feu et les crimes. Elle aime choisir ses amants parmi les aristocrates, les

13. D'un côté, il provoqua en duel Henri Montfort, célèbre journaliste républicain du journal *La Marseillaise* qui publia un article anti-bonapartiste attaquant la famille de Pierre. De l'autre, Paschal Grousset, journaliste ardent patriote corse, demanda à Pierre la rétraction d'un article injurieux qu'il avait écrit contre les républicains corses.

14. M. Bonaparte, *Cinq cahiers*, tome I, Paris Londres, Imago, 1938, p. 136.

15. C. Bertin, *Marie Bonaparte*, op. cit., p. 50.

politiciens, et trame de belles intrigues au sein de l'institution psychanalytique. Elle soutiendra d'ailleurs Lœwenstein à Paris pour encadrer la formation des analystes et permettra l'entrée de son analysante Anne Berman dans le comité de rédaction de la *Revue Française de Psychanalyse* pour garder la main sur les publications.

Mais ces identifications manœuvrières n'expliquent pas tout ce qui lie Marie à sa grand-mère. Il existe un point d'aveuglement, un angle mort, entre l'éclat de l'œil unique, figure surmoïque et « l'opacissement [*sic*] bleuâtre » de l'œil de Topsy mentionné ci-dessus. Il reste donc aussi les bêtises de Marie et sa faculté à s'aveugler dans d'autres domaines.

ENTRE LES DEUX TROUS NOIRS

Quand Marie eut 4 ans, à l'automne 1866, sa grand-mère dut se faire opérer d'une « taie bleuâtre » sur l'œil. Le médecin réussit bien à l'« enlever » mais la taie se répandit et elle aurait dû subir une autre opération à laquelle elle renonça, étant donné la « répugnance » que lui causait la chirurgie ophtalmologique. Du coup, elle accepta la cécité de son œil gauche. À l'époque, la petite Marie considéra cet événement comme la « punition » du meurtre de sa mère. Au moment de la rédaction des *Cinq cahiers*, elle interpréta cette cécité comme « castration phallique sur cette femme phallique » mais on peut y ajouter un élément nouveau qui s'articule à d'autres passages importants dispersés dans les *Cinq cahiers*.

Marie énonce que par l'opération, « représentation par contraire », le trou féminin « se trouve transféré de bas en haut, suivant le mécanisme de déplacement classique, des organes génitaux à la tête¹⁶ ». En outre, après l'opération de son œil gauche, « [le] bon œil demeurant de Bonne-Maman n'en avait d'ailleurs acquis que plus de perçante et pour moi terrible vivacité¹⁷ ». Le regard surmoïque de sa grand-mère ne perdit pas son intensité malgré la castration réelle sur l'organe optique. Bien au contraire, il surveillait plus scrupuleusement qu'auparavant le désir sexuel de Marie¹⁸.

Il est à souligner que l'expression « avoir une taie sur l'œil » a une signification figurative et métaphorique : « être aveuglé par les préjugés ». Mais Marie ne s'en servit pas alors qu'elle savait pertinemment que sa grand-mère était aveuglée par ses intérêts politiques et ses passions excessives. Marie ne procède pas à une association libre à partir de là, car elle ne prend cette expression qu'au sens littéral et anatomique du terme. Alors qu'elle joue assez bien habituellement avec la décomposition et la recombinaison signifiantes, l'absence d'association sur ce point précis fait tache dans l'ensemble des *Cinq cahiers*.

16. M. Bonaparte, *Cinq cahiers*, tome I, *op. cit.*, p. 47. Elle dit aussi « Le "trou", pour moi, ainsi que la suite de ces cahiers le confirmera maintes fois, est le symbole même de la femme, et l'on voit par là, une fois de plus, à quel point l'enfant peut penser, anatomiquement, avec justice. »

17. *Ibid.*, p. 46.

18. « Grande, forte, sévère, la voix impérieuse, l'œil noir unique et fixe, avec quelques poils au menton, ma grand-mère évoquait de façon parfaite, pour un enfant, la "femme phallique" qui menace d'enlever aux petites filles leur phallus-clitoris en punition de leurs péchés sexuels, tout en gardant pour elle-même un imposant phallus », *ibid.*, p. 50.

En outre, si l'on suit bien sa logique, l'opération « représentation par contraire » devrait lui permettre de relier l'opération sur l'œil gauche de sa grand-mère à celle portant sur ses propres organes génitaux. Il n'est pas arbitraire d'examiner une hypothèse selon laquelle le regard surmoïque de sa grand-mère est une des causes de l'absence de la jouissance vaginale chez Marie. Pourtant, elle a toujours pensé que l'anatomie en était responsable. Toute la répétition chez elle-même de cette opération de « représentation par contraire » n'effleura jamais son esprit lorsqu'elle envisageait des interventions sur son anatomie.

Toujours à l'âge de 4 ans, Marie apprit que sa tante Jeanne accouchait de son troisième enfant. Au même moment, elle fut en proie à une violente hémoptysie. Elle n'a aucun souvenir de ce crachement de sang. Il existe comme un blanc sur cet événement du corps. Mais pendant sa convalescence, elle eut la vision d'une « cigogne irisée » posée sur son bas-ventre¹⁹. Marie interprète cette hallucination comme surdéterminée. D'abord cette cigogne est son père muni du phallus, et ensuite sa mère demandant vengeance à sa fille pour avoir été assassinée par son mari Roland et sa belle-mère Nina. Enfin, sa mère est un revenant angoissant voulant donner la mort à sa fille pour avoir commis l'inceste avec son père.

Ni l'hémoptysie ni l'hallucination ne se reproduisirent mais le regard perçant de sa mère se localisait dans les orbites du crâne de Charlotte Corday posé dans la bibliothèque de son père²⁰. Cette aristocrate guillotinée, tueuse d'un héros de la Révolution, se superpose, pour Marie, à sa mère, grâce à un point commun : la jeune femme assassinée. En outre, sa mère qui désirait un enfant mourut au moment où elle obtint ce qu'elle voulut. La satisfaction du désir d'enfant sanctionne la vie de la mère. Elle devrait valoir aussi la condamnation à mort par la guillotine. L'angoisse concernant l'enfant et l'enfantement est si excessive que le prix à payer n'en est pas seulement d'avoir la tête tranchée, mais aussi qu'elle soit immergée « dans un bain mordant qui rongait les chairs et les faisait tomber d'elles-mêmes en lambeaux²¹ ».

Cette tache blanchâtre ne fonctionne pas comme *vanitas*, objet de contemplation relatif à la limite de la pensée et de l'existence, mais comme un trou qui se détache radicalement de toute production de sens et de toute reproduction des patronymes et des générations. Le *black-out* portant sur le crachement de sang devrait être interprété comme effet de superposition du trou du regard cyclopéen de sa grand-mère et de celui du regard exorbité de sa mère morte.

19. M. Bonaparte, *Cinq cahiers*, tome II, Paris, Londres, Imago, 1948, p. 58. Il y a plus de précisions dans son article publié en 1928 : « Un matin, quand j'étais très petite encore, je devais avoir environ quatre ans – un matin, en m'éveillant, couchée, dans mon petit lit, sur le dos, j'avais vu, sous les rideaux de mousseline blanche ombrageant mon lit, posé juste sur mon bas-ventre, un haut, grand et radieux oiseau, paré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel », M. Bonaparte, « L'identification de la fille à la mère », *Revue Française de Psychanalyse*, 1928, p. 544. En revanche, cette scène d'hallucination est considérablement dissimulée dans son dernier livre intitulé *Souvenirs de jeunesse*, tome I, *Derrière les vitres closes*, Paris, Puf, 1958, p. 37.

20. « Et crâne de jeune femme "tuée", il évoquait une autre jeune femme morte qui, elle, me touchait d'autrement près que l'héroïne révolutionnaire. Pour mon inconscient, Petite-Maman qu'on avait ainsi "tuée" me regardait, réprobatrice et vengeresse, par les orbites creuses de Charlotte Corday », M. Bonaparte, *Cinq cahiers*, tome IV, Paris Londres, Imago, 1951, p. 30.

21. *Ibid.*, p. 29. Marie Bonaparte poursuit : « Le "crâne déguenillé", c'est ainsi le crâne débarrassé de ses guenilles de chair, le crâne nu, rien que les os, tel que me regardait, de ses orbites creuses, celui de Charlotte Corday », *ibid.*, p. 29.

CONCLUSION

22. Sur ce point, j'ai eu des remarques éclairantes de Lucile Charliac pendant la rédaction de cet article.

23. R. Amouroux, *op. cit.*, p. 201. Elle subira la troisième opération en 1931. Amouroux précise pourtant que la nature de ces deux opérations restera encore obscure tant que l'on ne pourra pas accéder à toutes les archives de Marie Bonaparte, jusqu'en 2020 aux États-Unis et jusqu'en 2030 en France.

24. À la fin de sa vie, Marie Bonaparte a bien discerné la limite de la clinique freudienne centrée sur la scène primitive et le primat de la sensibilité vaginale : « Je me suis trompée. Avec l'aveuglement de l'instinct, j'ai pris le désir pour l'amour. En moi et en d'autres. Alors, l'assouvissement de l'instinct passé, je me suis retrouvée pauvre et nue. J'ai cherché moi-même à me guérir. [...] et, plus grosse erreur, c'est Freud qui s'est trompé. Il a surestimé sa puissance, la puissance de la thérapie. La puissance des événements de l'enfance... C'est dans les profondeurs de la chair maternelle... que la nature fit de moi, par le sexe, une femme ratée – mais en revanche, par le cerveau, presque un homme », C. Bertin, Marie Bonaparte, *op. cit.*, p. 386-387.

25. Voir M. Bonaparte, *Psychanalyse et biologie*, Paris, Puf, 1952.

L'image insistante du père idéalisé et la présence du phallus imaginaire sont convoquées par Marie Bonaparte pour dissimuler les raisons de son absence de jouissance sexuelle et de son impuissance dans l'éducation de ses enfants, ainsi que celles de l'échec de la méthode maïeutique préconisée par Freud contre la passion de l'ignorance. La doctrine freudienne n'est pas utilisée par Marie Bonaparte comme sublimation, mais comme suppléance à ces trois versants de l'impossibilité qui sont chez elle synonymes du réel.

Les coupures de la chirurgie esthétique réitérées sur son nez, ses seins et ses organes génitaux mettent en jeu un problème crucial quant au statut du corps dont elle a souffert pendant toute sa vie. L'agent de ces coupures n'est pas seulement le regard surmoïque de sa grand-mère²² mais aussi l'écoute psychanalytique de son maître. Freud ne savait ni se positionner autrement que comme l'objet de l'amour du père idéalisé, ni interpréter un autre corps que le corps pulsionnel régi par le signifiant phallus.

Il n'est pas étonnant que Marie biologise la doctrine freudienne quand on pense à sa deuxième opération menée en mai 1930 par le docteur Halban. Elle ne concerne pas la sensibilité clitoridienne mais l'ablation des myomes dans la cavité utérine²³. Il s'agit d'une manifestation du réel du corps hors sens sur laquelle s'avèrent impuissantes les coupures significatives. Devant une telle irruption des « profondeurs de la chair maternelle²⁴ », il faudrait trouver le corps autrement que par des opérations anatomiques et chirurgicales. Ainsi le réel du cas de Marie Bonaparte nous permet de réfléchir sur sa tentative de construire un sinthome à partir d'un nouage d'événements corporels en marge du discours freudien. Son échec à opérer ce nouage, qui lui aurait permis de ne pas engager le réel de son corps²⁵, est à bien des égards instructif.